

– On annonce, comme devant paroître sous peu de jours, une brochure intitulée : *De Bonaparte, des Bourbons, et de la nécessité de se rallier à nos Princes légitimes, pour le bonheur de la France et celui de l'Europe* ; par Fr. Aug. de Chateaubriand. Cette brochure se vendra à Paris, chez le Normant, rue de Seine, n°. 8 ; et chez Mame frères, rue Pot-de-Fer, n°. 14.

VARIETES.

*De Buonaparte, des Bourbons, et de la nécessité de se rallier à nos Princes légitimes pour le bonheur de la France et celui de l'Europe ;* par Fr. Aug. de Chateaubriand. (1)

(Premier extrait.)

Le sujet de cet ouvrage, le nom, le caractère, les principes, les talents de son illustre auteur, tout le recommande à l'intérêt du public. Nous allons en citer quelques passages ; de simples citations en diront plus que tous nos éloges.

Après avoir retracé les circonstances qui, pendant la révolution, amenèrent et détruisirent successivement en France toutes les formes du gouvernement républicain, après avoir peint la politique astucieuse avec laquelle Buonaparte, sous le titre modeste de consul, accoutuma d'abord les Français à ne point s'effrayer de son pouvoir, l'auteur arrive à l'époque où l'usurpateur osa franchir le pas et s'asseoir sur le trône des rois. Il décrit en ces termes son administration intérieure :

« Alors commencèrent les grandes saturnales de la royauté : les crimes, l'oppression, l'esclavage marchèrent d'un pas égal avec la folie. Toute liberté expire, tout sentiment honorable, toute pensée généreuse deviennent des conspirations contre l'Etat. Si on parle de vertu, on est suspect ; louer une belle action, c'est une injure faite au prince. Les mots changent d'acception : un peuple qui combat pour ses souverains légitimes est un peuple rebelle ; un traître est un sujet fidèle ; la France entière devient l'empire du mensonge : journaux, pamphlets, discours, prose et vers, tout déguise la vérité. S'il a fait de la pluie, on assure qu'il a fait du soleil ; si le tyran s'est promené au milieu du peuple muet, il s'est avancé, dit-on, au milieu des acclamations de la foule. Le but unique, c'est le Prince : la morale consiste à se dévouer à ses caprices, le devoir à le louer. Il faut surtout se récrier d'admiration lorsqu'il a fait une faute ou commis un crime. Les gens de lettres sont forcés par des menaces à célébrer le despote. Ils composoient, ils capituloient sur le degré de la louange : heureux quand, au prix de quelques lieux communs sur la gloire des armes, ils avoient acheté le droit de pousser quelques soupirs, de dénoncer quelques crimes, de rappeler quelques vérités proscrites ! Aucun livre ne pouvoit paroître sans être marqué de l'éloge de Buonaparte, comme du timbre de l'esclavage : dans les nouvelles éditions des anciens auteurs, la censure faisoit retrancher tout ce qui se trouvoit contre les conquérans, la servitude et la tyrannie,

---

(1) Un vol. in-8°. Prix : 3 fr., et 3 fr. 50 c. par la poste.  
A Paris, chez Mame frères, rue du Pot-de-Fer, n°. 14 ;  
Chez H. Nicolle, rue de Seine, n°. 12 ;  
Et chez le Normant, rue de Seine, n°. 8, près le pont des Arts.  
Cette brochure se trouvera aussi *mardi* au bureau du Journal.

comme le directoire avoit eu le dessein de faire corriger dans les mêmes auteurs tout ce qui parloit de la monarchie et des rois. Les almanachs étoient examinés avec soin ; et la conscription forma un article de foi dans le catéchisme. Dans les arts même servitude : Buonaparte empoisonne les pestiférés de Jaffa : on fait un tableau qui le représente touchant, par excès de courage et d'humanité, ces mêmes pestiférés. Ce n'étoit pas ainsi que saint Louis guérissoit les malades qu'une confiance touchante et religieuse présentoit à ses mains royales. Au reste, ne parlez point d'opinion publique : la maxime est que le souverain doit en disposer chaque matin. Il y avoit à la police perfectionnée par Buonaparte un comité chargé de donner la direction aux esprits, et à la tête de ce comité un directeur de l'opinion publique. L'imposture et le silence étoient les deux grands moyens employés pour tenir le peuple dans l'erreur. Si vos enfans meurent sur le champ de bataille, croyez-vous qu'on fasse assez de cas de vous, pour vous dire ce qu'ils sont devenus ? On vous taira les événemens les plus importans à la patrie, à l'Europe, au monde entier. Les ennemis sont à Meaux : vous ne l'apprenez que par la fuite des gens de la campagne ; on vous enveloppe de ténèbres ; on se joue de vos inquiétudes ; on rit de vos douleurs ; on méprise ce que vous pouvez sentir et penser. Vous voulez élever la voix, un espion vous dénonce, un gendarme vous arrête, une commission militaire vous juge : on vous casse la tête, et on vous oublie.

» Ce n'étoit pas tout d'enchaîner les pères, il falloit encore disposer des enfans. On a vu des mères accourir des extrémités de l'Empire et venir réclamer, en fondant en larmes, les fils que le gouvernement leur avoit enlevés. Ces enfans étoient placés dans des écoles où on leur apprenoit au son du tambour l'irrégion, la débauche, le mépris des vertus domestiques, et l'obéissance aveugle au souverain. L'autorité paternelle, respectée par les plus affreux tyrans de l'antiquité, étoit traitée par Buonaparte d'abus et de préjugé. Il vouloit faire de nos fils des espèces de Mamelucks sans Dieu, sans famille et sans patrie. Il semble que cet ennemi de tout s'attachât à détruire la France par ses fondemens. Il a plus corrompu les hommes, plus fait de mal au genre humain dans le court espace de dix années, que tous les tyrans de Rome ensemble depuis Néron jusqu'au dernier persécuteur des chrétiens. Les principes qui servoient de base à son administration, passaient de son gouvernement dans les différentes classes de la société : car un gouvernement pervers introduit le vice chez les peuples, comme un gouvernement sage fait fructifier en eux la vertu. L'irrégion, le goût de toutes les jouissances et des dépenses au-dessus de la fortune, le mépris des liens moraux, l'esprit d'aventure, de violence et de domination descendoient du trône dans les familles. Encore quelque temps d'un pareil règne, et la France n'eût plus été qu'une caverne de brigands.

» Les crimes de notre révolution républicaine étoient l'ouvrage des passions qui laissent toujours des ressources ; il avoit désordre, et non pas destruction dans la société. La morale étoit blessée, mais elle n'étoit pas anéantie. La conscience avoit ses remords ; une indifférence destructive ne confondoit point l'innocent et le coupable : aussi les malheurs de ces temps auroient pu être promptement réparés. Mais comment guérir la plaie faite par un gouvernement qui posoit en principe le despotisme ; qui, ne parlant que de morale et de religion, détruisoit sans cesse la morale et la religion par ses institutions et ses mépris ; qui ne cherchoit point à fonder l'ordre sur le devoir et sur la loi, mais sur la force et sur les espions de police ; qui prenoit la stupeur de l'esclavage pour la paix d'une société bien organisée, fidèle aux coutumes de ses pères, et marchant en silence dans le sentier des antiques

vertus ? Les révolutions les plus terribles sont préférables à un pareil état. Si les guerres civiles produisent les crimes publics, elles enfantent au moins les vertus privées : les talens et les grands hommes. C'est dans le despotisme que disparaissent les empires : en abusant de tous les moyens, en tuant les âmes encore plus que les corps, il amène tôt ou tard la dissolution et la conquête.

» On a vanté l'administration de Buonaparte. Si l'administration consiste dans des chiffres ; si pour bien gouverner il suffit de savoir combien une province produit en blé, en vin, en huile, quel est le dernier écu qu'on peut lever, le dernier homme qu'on peut prendre, certes, Buonaparte étoit un grand administrateur ; il est impossible de mieux organiser le mal, de mettre plus d'ordre dans le désordre. Mais la meilleure administration est celle qui laisse un peuple en paix, qui nourrit en lui des sentimens de justice et de piété, qui est avare du sang des hommes, qui respecte les droits des citoyens, les propriétés et les familles, certes, le gouvernement de Buonaparte étoit le pire des gouvernemens.

» Et encore, que de fautes et d'erreurs dans son propre système ! L'administration la plus dispendieuse engloutissoit une partie des revenus de l'Etat. Des armées de douaniers et de receveurs dévoroient les impôts qu'ils étoient chargés de lever. Il n'y avoit pas de si petit chef de bureau qui n'eût sous lui cinq ou six commis. Buonaparte sembloit avoir déclaré la guerre au commerce. S'il naissoit en France quelque branche d'industrie, il s'en emparoit, et elle séchoit aussitôt entre ses mains. Les tabacs, les sels, les laines, les denrées coloniales, tout étoit pour lui l'objet d'un monopole odieux ; il s'étoit fait l'unique marchand de son empire.....

» Tous les jours cet homme inquiet et bizarre fatiguoit un peuple qui n'avoit besoin que de repos, par des décrets contradictoires, et souvent inexécutables : il violoit le soir la loi qu'il avoit faite le matin. Il a dévoré en dix ans quinze milliards d'impôts, ce qui surpasse la somme des taxes levées pendant les soixante-dix-sept années du règne de Louis IV. La dépouille du Monde, quinze cent millions de revenus ne lui suffisoient pas ; il n'étoit occupé qu'à grossir son trésor par les mesures les plus iniques. Chaque préfet, chaque sous-préfet, chaque maire avoit le droit d'augmenter les entrées des villes, de mettre des centimes additionnels sur les bourgs, les villages et les hameaux, de demander à tel propriétaire une somme arbitraire pour tel ou tel prétendu besoin. La France entière étoit au pillage. Les infirmités, l'indigence, la mort, l'éducation, les arts, les sciences, tout payoit un tribut au prince. Vous aviez un fils estropié, cul-de-jatte, incapable de servir, une loi de la conscription vous obligeoit à donner quinze cents francs pour vous consoler de ce malheur. Quelquefois le conscrit malade mouroit avant d'avoir subi l'examen du capitaine de recrutement ; vous supposiez le père alors exempt de payer les quinze cents francs de la réforme ? Point du tout. Si la déclaration de l'infirmité avoit été faite avant l'accident de la mort, le conscrit se trouvant vivant au moment de la déclaration, le père étoit obligé de compter la somme sur le tombeau de son fils. Le pauvre vouloit-il donner quelque éducation à l'un de ses enfans, il falloit qu'il payât cent huit francs à l'Université, sans compter le dixième de la pension donnée au maître. Un auteur moderne citoit-il un ancien auteur ? comme les ouvrages de ce dernier étoient tombés dans ce qu'on appelloit le domaine public, il falloit payer à la censure cinq sous par ligne de citation. Si vous traduisiez en citant, vous ne payiez que deux sous et demi par ligne, parce qu'alors la citation étoit du domaine mixte ; la moitié appartenant au travail du traducteur vivant, et l'autre moitié à l'auteur mort. Lorsque Buonaparte fit distribuer des alimens aux pauvres dans l'hiver de 1811, on crut qu'il

tiroit cette générosité de son épargne : il leva à cette occasion des centimes additionnels, et gagna quatre millions sur la soupe des pauvres. Enfin on l'a vu s'emparer de l'administration des funérailles ; il étoit digne du destructeur des Français de lever un impôt sur leurs cadavres. Et comment auroit-on réclamé la protection des lois, puisque c'étoit lui qui les faisoit ? Le corps législatif a osé parler une fois, et il a été dissous. Un seul article des nouveaux Codes détruisoit radicalement la propriété. Un administrateur du domaine pouvoit vous dire : « Votre propriété est domaniale ou nationale. Je la mets provisoirement sous le séquestre : allez, et plaidez. Si le domaine a tort, on vous rendra votre bien. » Et à qui aviez-vous recours en ce cas ? Aux tribunaux ordinaires ? Non : ces causes étoient réservées à l'examen du conseil d'Etat, et plaidées devant l'Empereur, qui étoit juge et partie.

» Si la propriété étoit incertaine, la liberté civile étoit encore moins assurée. Qu'y avoit-il de plus monstrueux que cette commission nommée pour inspecter les prisons, et sur le rapport de laquelle un homme pouvoit être détenu toute sa vie dans les cachots, sans instruction, sans procès, sans jugement, mis à la torture, fusillé la nuit, étranglé entre deux guichets ? Au milieu de tout cela, Buonaparte faisoit nommer chaque année des commissions de la liberté de la presse et de la liberté individuelle. Tibère ne s'est jamais joué à ce point de l'espèce humaine.

» Enfin, la conscription faisoit comme le couronnement de ces œuvres du despotisme. La Scandinavie, appelée par un historien la *fabrique du genre humain*, n'auroit pu fournir assez d'hommes à cette loi homicide. Le code de la conscription sera un monument éternel du règne de Buonaparte ; là se trouve réuni tout ce que la tyrannie la plus subtile et la plus ingénieuse peut imaginer pour tourmenter et dévorer les peuples : c'est véritablement le code de l'enfer. Les générations de la France étoient mises en coupe réglée comme les arbres d'une forêt ; chaque année, quatre-vingt mille jeunes gens étoient abattus. Mais ce n'étoit là que la mort régulière : souvent la conscription étoit doublée ou fortifiée par des levées extraordinaires ; souvent elle dévorait d'avance les futures victimes, comme un dissipateur emprunte sur le revenu à venir. On avoit fini par prendre sans compter ; l'âge légal, les qualités requises pour mourir sur un champ de bataille, n'étoient plus considérées, et la loi montrait à cet égard une merveilleuse indulgence : on remontoit vers l'enfance ; on descendoit vers la vieillesse : le réformé, le remplacé étoient repris ; tel fils d'un pauvre artisan, racheté trois fois au prix de la petite fortune de son père, étoit obligé de marcher ; les maladies, les infirmités, les défauts du corps, n'étoient plus une raison de salut. Des colonnes mobiles parcouroient nos provinces comme un pays ennemi, pour enlever au peuple ses derniers enfans. Au défaut du frère absent, on prenoit le frère présent. Le père répondoit pour le fils, la femme pour le mari : la responsabilité s'étendoit aux parens les plus éloignés et jusqu'aux voisins. Un village devenoit solidaire pour le conscrit qui l'avoit vu naître. Des garnisaires s'établissoient chez le paysan, et le forçoient de vendre son lit pour les nourrir, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le conscrit caché dans les bois. L'absurde se mêloit à l'atroce : souvent on demandoit des enfans à ceux qui étoient assez heureux pour n'avoir point de postérité ; on employoit la violence pour découvrir le porteur d'un nom qui n'existoit que sur le rôle des gendarmes, ou pour avoir un conscrit qui servoit déjà depuis cinq ou six ans. Des femmes grosses ont été mises à la torture afin qu'elles révélassent le lieu où se tenoit caché le premier né de leurs entrailles ; des pères ont apporté le cadavre de leur fils pour prouver qu'ils ne pouvoient fournir

ce fils vivant. Il restoit encore quelques familles dont les enfans plus riches s'étoient rachetés ; ils se destinoient à former un jour des magistrats, des administrateurs, des savans, des propriétaires, si utiles à l'ordre social dans un grand pays : par le décret des gardes d'honneur on les a enveloppés dans le massacre universel. On en étoit venu à ce point de mépris pour la vie des hommes et pour la France, d'appeler les conscrits la *matière première* et la *chair à canon*. On agitoit quelquefois cette grande question parmi les pourvoyeurs de chair humaine : savoir combien de temps *duroit* un conscrit ; les uns prétendoient qu'il duroit trente-trois mois, les autres trente-six. Buonaparte disoit lui-même : *J'ai 300,000 hommes de revenu*. Il a fait périr dans les onze années de son règne plus de cinq millions de Français, ce qui surpasse le nombre de ceux que nos guerres civiles ont enlevés pendant trois siècles, sous les règnes de Jean, de Charles V, de Charles VI, de Charles VII, de Henri II, de François II, de Charles IX, de Henri III et de Henri IV. Dans les douze derniers mois qui viennent de s'écouler, Buonaparte a levé (sans compter la garde nationale) treize cent trente mille hommes, ce qui est plus de cent mille h. par mois : et on a osé lui dire qu'il n'avoit dépensé que le luxe de la population.

» ... Mais la perte des hommes n'étoit pas le plus grand mal que faisoit la conscription : elle tendoit à nous replonger nous et l'Europe entière dans la barbarie. Par la conscription, les métiers, les arts et les lettres sont inévitablement détruits. Un jeune homme qui doit mourir à dix-huit ans ne peut se livrer à aucune étude. Les nations voisines obligées, pour se défendre, de recourir aux mêmes moyens que nous, abandonnoient à leur tour les avantages de la civilisation ; et tous les peuples, précipités les uns sur les autres comme au siècle des Goths et des Vandales, auroient vu renaître les malheurs de ces temps. En brisant les liens de la société générale, la conscription anéantissoit aussi ceux de la famille. Accoutumés dès leurs berceaux à se regarder comme des victimes dévouées à la mort, les enfans n'obéissoient plus à leurs parens, ils devenoient paresseux, vagabonds et débauchés, en attendant le jour où ils alloient piller et égorger le monde. Quel principe de religion et de morale auroit eu le temps de prendre racine dans leur cœur ? De leur côté, les pères et les mères, dans la classe du peuple, n'attachoient plus leurs affections, ne donnoient plus leurs soins à des enfans qu'ils se préparoient à perdre, qui n'étoient plus leur richesse et leur appui, et qui ne devenoient pour eux qu'un objet de douleur et un fardeau. De là cet endurcissement de l'âme, cet oubli de tous les sentimens naturels, qui mènent à l'égoïsme, à l'insouciance du bien et du mal, à l'indifférence pour la patrie ; qui éteignent la conscience et les remords, et qui vouent un peuple à la servitude, en lui ôtant l'horreur du vice et l'admiration pour la vertu.

» Telle étoit l'administration de Buonaparte pour l'intérieur de la France. »

VARIETES.

*De Buonaparte, des Bourbons, et de la nécessité de se rallier à nos princes légitimes pour le bonheur de la France et celui de l'Europe ; par Fr. Auguste de Chateaubriand. (1)*

(Deuxième extrait.)

« Absurde en administration, criminel en politique, qu'avoit-il donc pour séduire les Français, cet étranger ? Sa gloire militaire. Eh bien ! il en est dépouillé. C'est en effet un grand gagnant de batailles ; mais, hors de là, le moindre général est plus habile que lui. Il n'entend rien aux retraites et à la chicane du terrain ; il est impatient, incapable d'attendre long-temps un résultat, fruit d'une longue combinaison militaire ; il ne sait qu'aller en avant, faire des pointes, courir, remporter des victoires, comme on l'a dit, à *coups d'hommes*, sacrifier tout pour un succès, sans s'embarrasser d'un revers, tuer la moitié de ses soldats par des marches au-dessus des forces humaines. Peu importe : n'a-t-il pas la conscription et la *matière première* ? On a cru qu'il avoit perfectionné l'art de la guerre : et il est certain qu'il l'a fait rétrograder vers l'enfance de l'art. Le chef-d'œuvre de l'art militaire chez les peuples civilisés, c'est évidemment de défendre un grand pays avec une petite armée, de laisser reposer plusieurs millions d'hommes derrière soixante ou quatre-vingt mille soldats ; de sorte que le laboureur qui cultive en paix son sillon, sait à peine qu'on se bat à quelques lieux de sa chaumière. L'Empire romain étoit gardé par cent cinquante mille hommes, et César n'avoit que quelques légions à Pharsale. Qu'il nous défende donc aujourd'hui dans nos foyers, ce vainqueur du monde ? Quoi ! tout son génie l'a-t-il soudainement abandonné ! Par quel enchantement cette France que Louis XIV avoit environnée de forteresses, que Vauban avoit fermée comme un beau jardin, est-elle envahie de toutes part[s] ? Où sont les garnisons de ses places frontières ? il n'y en a point. Où sont les canons de ses remparts ? tout est désarmé, même les vaisseaux de Brest, de Toulon et de Rochefort. Si Buonaparte eût voulu nous livrer sans défense aux puissances coalisées, s'il nous eût vendus, s'il eût conspiré secrètement contre les Français, eût-il agi autrement. En moins de seize mois, deux milliards de numéraire, quatorze cent mille hommes, tout le matériel de nos armées et de nos places sont engloutis dans les bois de l'Allemagne et dans les déserts de la Russie. A Dresde, Buonaparte commet fautes sur fautes ; oubliant que si les crimes ne sont quelquefois punis que dans l'autre monde, les fautes le sont toujours dans celui-ci. Il

---

(1) Un vol. in-8°. Prix : 3 fr., et 3 fr. 50 c. par la poste.  
A Paris, chez Mame frères, rue du Pot-de-Fer, n°. 14 ;  
Chez Nicolle, rue de Seine, n°. 12 ;  
Et chez le Normant, même rue, n°. 8, près le pont des Arts.  
Cette brochure se trouve aussi au Bureau du Journal des Débats.

montre l'ignorance la plus incompréhensible de ce qui se passe dans les cabinets, s'obstine à rester sur l'Elbe, est battu à Leipsick, et refuse une paix honorable qu'on lui propose. Plein de désespoir et de rage, il sort pour la dernière fois du palais de nos rois, va brûler, par un esprit de justice et d'ingratitude, le village où ces mêmes rois eurent le malheur de le nourrir, n'oppose aux ennemis qu'une activité sans plan, éprouve un dernier revers, fuit encore, et délivre enfin la capitale du monde civilisé de son odieuse présence.

» La plume d'un Français se refuseroit à peindre l'horreur de ses champs de bataille ; un homme blessé devient pour Buonaparte un fardeau : tant mieux s'il meurt, on en est débarrassé. Des monceaux de soldats mutilés, jetés pêle-mêle dans un coin, restent quelquefois des jours et des semaines sans être pansés : il n'y a plus d'hôpitaux assez vastes pour contenir les malades d'une armée de sept à huit cent mille hommes, plus assez de chirurgiens pour les soigner. Nulle précaution prise pour eux par le bourreau des Français ; point de pharmacie, point d'ambulance, quelquefois même pas d'instrumens pour couper les membres fracassés. Dans la campagne de Moscou, faute de charpie, on pansoit les blessés avec du foin. Le foin manqua, ils moururent. On vit errer six cent mille guerriers, vainqueur de l'Europe, la gloire de la France ; on les vit errer parmi les neiges et les déserts, s'appuyant sur des branches de pin, car ils n'avoient plus la force de porter leurs armes, et couverts pour tout vêtement de la peau sanglante des chevaux qui avoient servi à leur dernier repas. De vieux capitaines, les cheveux et la barbe hérissés de glaçons, s'abaissoient jusqu'à caresser le soldat à qui il étoit resté quelque nourriture pour en obtenir une chétive partie, tant ils éprouvoient les tourmens de la faim ! Des escadrons entiers, hommes et chevaux, étoient gelés pendant la nuit, et le matin on voyoit encore ces fantômes debout au milieu des frimas.

» L'Empereur de Russie a fait faire au printemps la recherche des morts ; on a compté plus de cent soixante mille cadavres ; dans un seul bûcher on en a brûlé vingt-quatre mille. La peste militaire, qui avoit disparu depuis que la guerre ne se faisoit plus qu'avec un petit nombre d'hommes, cette peste a reparu avec la conscription, les armées d'un million de soldats et les flots de sang humain. Et que faisoit le destructeur de nos pères, de nos frères, de nos fils, quand il moissonnoit ainsi la fleur de la France ? Il fuyoit ; il venoit aux Tuileries dire, en se frottant les mains au coin du feu : *Il fait meilleur ici qu'aux bords de la Beresina*. Pas un mot de consolation aux épouses, aux mères en larmes dont il étoit entouré ; pas un regret, pas un mouvement d'attendrissement, pas un remords, pas un seul aveu de sa folie. Les Tigellins disoient : « Ce qu'il y a d'heureux dans cette retraite, c'est que l'Empereur n'a manqué de rien ; il a toujours été bien nourri, bien enveloppé dans une bonne voiture ; enfin, il n'a pas du tout souffert, c'est une grande consolation » ; et lui, au milieu de sa cour, paroissoit gai, triomphant, glorieux, paré du manteau royal, la tête couverte du chapeau à la Henri IV ; il s'étoit brillant sur un trône, répétant les attitudes royales que Talma lui avoit enseignées : mais cette pompe ne servoit qu'à le rendre plus hideux ; et tous les diamans de la couronne ne pouvoient cacher le sang dont il étoit couvert.

» Hélas ! cette horreur des champs de bataille s'est rapprochée de nous ; elle n'est plus cachée dans les déserts : c'est au sein de nos foyers que nous la voyons, dans ce Paris que les Normands assiégèrent en vain, il y a près de mille ans, et qui s'enorgueilloit de n'avoir eu pour vainqueur que ce Clovis qui devint son roi. Livrer un pays à l'invasion, n'est-ce pas le plus grand et le plus irrémissible des crimes ?



Nous avons vu périr sous nos propres yeux le reste de nos générations ; nous avons vu des troupes de conscrits, d'anciens soldats pâles et défigurés, s'appuyer sur les bornes des rues, mourant de toutes les sortes de misère, tenant à peine d'une main l'arme avec laquelle ils avoient défendu la patrie, et demandant l'aumône de l'autre main ; nous avons vu la Seine chargée de barques, nos chemins encombrés de chariots remplis de blessés qui n'avoient pas même le premier appareil sur leurs plaies. Un de ces chars que l'on suivoit à la trace du sang, se brisa sur le boulevard ; il en tomba des conscrits sans bras, sans jambes, percés de balles, de coups de lance, jetant des cris, et priant les passans de les achever. Ces malheureux, enlevés à leurs chaumières avant d'être parvenus à l'âge d'homme, menés avec leurs bonnets et leurs habits champêtres sur le champ de bataille, placés comme *chair à canon* dans les endroits les plus dangereux pour épuiser le feu de l'ennemi ; ces infortunés, dis-je, se prenoient à pleurer, et criaient en tombant frappés par le boulet : *Ah ! ma mère ! ma mère !* cri déchirant qui accusoit l'âge tendre de l'enfant arraché la veille à la paix domestique ; de l'enfant tombé tout à coup des mains de sa mère dans celles de son barbare souverain ! Et pour qui tant de massacres, tant de douleurs ? pour un abominable tyran, pour un Corse, pour un étranger qui n'est si prodigue du sang français, que parce qu'il n'a pas une goutte de ce sang dans les veines....

» Buonaparte s'est montré trop médiocre dans l'infortune pour croire que sa prospérité fût l'ouvrage de son génie ; il n'est que le fils de notre puissance, et nous l'avons cru le fils de ses œuvres. Sa grandeur n'est venue que des forces immenses que nous lui remîmes entre les mains, lors de son élévation. Il hérita de toutes les armées formées sous nos plus habiles généraux ; il trouva un peuple nombreux, agrandi par des conquêtes, exalté par des triomphes et par le mouvement que donnent toujours les révolutions ; il n'eut qu'à frapper du pied la terre féconde de notre patrie, et elle lui prodigua des trésors et des soldats.

» Buonaparte est un faux grand homme : la magnanimité qui fait les héros et les véritables rois, lui manque. De là vient qu'on ne cite pas de lui un seul de ces mots qui annoncent Alexandre et César, Henri IV et Louis XIV. La nature le forma sans entrailles. Le trait distinctif de son caractère est une obstination invincible, une volonté de fer, mais seulement pour l'injustice, l'oppression, les systèmes extravagans ; car il abandonne facilement les projets qui pourroient être favorables à la morale, à l'ordre et à la vertu. L'imagination le domine, et la raison ne le règle point. Ses desseins ne sont point le fruit de quelque chose de profond et de réfléchi, mais l'effet d'un mouvement subit et d'une résolution soudaine. Mobile comme les hommes de son pays, il a quelque chose de l'histriion et du comédien. Il joue tout, jusqu'aux passions qu'il n'a pas ; il est toujours sur un théâtre : au Caire, c'est un renégat qui se vante d'avoir détruit la papauté ; à Paris, c'est le restaurateur de la religion chrétienne ; tantôt c'est un inspiré, tantôt c'est un philosophe. Ses scènes sont préparées d'avance. Un souverain qui a pu prendre des leçons de Talma, afin de paroître dans une attitude royale, est jugé pour la postérité. Affectant l'universalité du génie, il parle de finances et de spectacles, de guerre et de modes, règle le sort des rois et celui d'un commis à la barrière, date du Kremlin un règlement sur les théâtres, et le jour d'une bataille fait arrêter quelques femmes à Paris. Enfin [*sic* ; pour *Enfant*] de notre révolution, il a des ressemblances frappantes avec sa mère ; intempérance de langage, goût de la basse littérature, passion d'écrire dans les journaux. Sous le masque de César et d'Alexandre, on aperçoit l'homme de peu, et

l'enfant de petite famille. Il méprise souverainement les hommes, parce qu'il les juge d'après lui. Sa maxime est qu'ils ne font rien que par intérêt, et que la probité même n'est qu'un calcul. De là le système de *fusion* qui faisoit la base de son gouvernement, employant également le méchant et l'honnête homme, mêlant à dessein le vice et la vertu, et prenant toujours soin de vous placer en opposition à vos principes. Son grand plaisir étoit de déshonorer la vertu, de souiller les réputations. Il ne vous touchoit que pour [vous] flétrir : quand il vous avoit fait tomber, vous deveniez *son homme* selon son expression ; vous lui apparteniez par droit de honte....

» Né pour détruire, Buonaparte a horreur du bonheur des hommes ; il disoit un jour : « Il y a encore quelques personnes heureuses en France ; ce sont des familles qui ne me connoissent pas, qui vivent à la campagne dans un château avec 30 ou 40,000 livres de rente, mais je saurai bien les atteindre » : il a tenu parole. Il voyoit un jour jouer son fils ; il dit à un évêque présent : « Monsieur l'évêque, croyez-vous que cela ait une âme ? » Tout ce qui se distingue par quelque supériorité épouvante ce tyran ; toute réputation l'importune. Il est jaloux des talens, de l'esprit, de la vertu ; il n'aimeroit pas même le bruit d'un grand crime, si ce crime n'étoit pas son ouvrage. Enfin, Buonaparte n'étoit que l'homme de la prospérité ; aussitôt que l'adversité qui fait éclater les vertus a touché le faux grand homme, le prodige s'est évanoui : dans le monarque, on n'a plus aperçu qu'un aventurier, et dans le héros qu'un parvenu à la gloire.

» Lorsque Buonaparte chassa le directoire, il lui adressa ce discours :

« Qu'avez-vous fait de cette France que je vous ai laissée si brillante ? Je vous ai laissé la paix, j'ai retrouvé la guerre ; je vous ai laissé des victoires, j'ai retrouvé des revers ; je vous ai laissé les millions de l'Italie, et j'ai trouvé partout les lois spoliatrices et la misère. Qu'avez-vous fait de cent mille Français que je connoissois, tous mes compagnons de gloire ? Ils sont morts.

Cet état de choses ne peut durer, avant trois ans il nous mèneroit au despotisme, mais nous voulons la république : la république assise sur les bases de l'égalité, de la morale, de la liberté civile et de la tolérance politique, etc. »

» Aujourd'hui homme de malheur, nous te prendrons par tes discours, et nous t'interrogerons par tes paroles. Dis, qu'as-tu fait de cette France si brillante ? où sont nos trésors, les millions de l'Italie, de l'Europe entière ? Qu'as-tu fait, non pas de cent mille, mais de cinq millions de Français que nous connoissions tous, nos parens, nos amis, nos frères ? Cet état de choses ne peut durer ; il nous a plongés dans un affreux despotisme. Tu voulois la république, et tu nous a[s] apporté l'esclavage. Nous, nous voulons la monarchie assise sur les bases de l'égalité des droits, de la morale, de la liberté civile, de la tolérance politique et religieuse. Nous l'as-tu donnée cette monarchie ? qu'as-tu fait pour nous ? que devons-nous à ton règne ? qui est-ce qui a torturé Pichegru, banni Moreau, chargé de chaînes le souverain Pontife, enlevé les princes d'Espagne, commencé une guerre impie ? C'est toi. Qui est-ce qui a perdu nos colonies, anéanti notre commerce, corrompu nos mœurs, enlevé les enfans aux pères, désolé les familles, ravagé le monde, brûlé plus de mille lieues de pays, inspiré l'horreur du nom français à toute la terre ? C'est toi. Qui est-ce qui a exposé la France à la peste, à l'invasion, au démembrement, et à la conquête ? C'est encore toi ! Voilà ce que tu n'as pu demander au directoire, et ce que nous te demandons aujourd'hui. Combien es-tu plus coupable que ces hommes que tu ne

trouvois pas dignes de régner ? Un roi légitime et héréditaire qui auroit accablé son peuple de la moindre partie des maux que tu nous as faits auroit mis son trône en péril ; et toi, usurpateur et étranger, tu nous deviendrais sacré en raison des calamités que tu as répandues sur nous ! tu règnerais encore au milieu de nos tombeaux ! Nous rentrons enfin dans nos droits par le malheur ; nous ne voulons plus adorer Moloch ; tu ne dévoreras plus nos enfans : nous ne voulons plus de ta conscription, de ta police, de ta censure, de tes fusillades nocturnes, de la tyrannie. Ce n'est pas seulement nous, c'est le genre humain qui t'accuse. Il nous demande vengeance au nom de la religion, de la morale et de la liberté. Où n'as-tu pas répandu la désolation ? dans quel coin du monde une famille obscure a-t-elle échappé à tes ravages ? L'Espagnol dans ses montagnes, l'Illyrien dans ses vallées, l'Italien sous son beau soleil, l'Allemand, le Russe, le Prussien dans ses villes en cendre, te redemandent leurs fils que tu as égorgés, la tente, la cabane, le château, le temple où tu as porté la flamme. La voix du monde te déclare le plus grand coupable qui ait jamais paru sur la terre... Quitte enfin ton sceptre de fer ; descends de ce monceau de ruines dont tu avois fait un trône ! Nous te chassons comme tu as chassé le directoire. Va ! puisses-tu pour seul châtement, être témoin de la joie que ta chute cause à la France, et contempler, en versant des larmes de rage, le spectacle de la félicité publique ! »

(Nous donnerons dans un prochain numéro un extrait de la dernière partie de cet écrit, dans laquelle l'auteur parle des princes de la maison de Bourbon.)

VARIÉTÉS.

*De Buonaparte, des Bourbons, et de la nécessité de se rallier à nos Princes légitimes pour le bonheur de la France et celui de l'Europe ;* par Fr. Aug. de Chateaubriand. (1)

(III<sup>e</sup> et dernier extrait.)

DES BOURBONS.

Les souvenirs de la vieille France, la religion, les antiques usages, les mœurs de la famille, les habitudes de notre enfance, le berceau, le tombeau, tout se rattache au mot sacré de roi : il n'effraie personne ; au contraire, il rassure. Le roi, le magistrat, le père, un Français confond ces idées..... Il n'y aura ni repos, ni honneur, ni félicité, ni stabilité dans nos lois, nos opinions, nos fortunes, que quand la maison de Bourbon sera rétablie sur le trône. Certes, l'antiquité, plus reconnoissante que nous, n'auroit pas manqué d'appeler divine une race qui, commençant par un roi brave et prudent, et finissant par un martyr, a compté, dans l'espace de neuf siècles, quarante-trois monarques, parmi lesquels on ne trouve qu'un seul tyran : exemple unique dans l'histoire du monde, et éternel sujet d'orgueil pour notre patrie. La probité et l'honneur étoient assis sur le trône de France, comme sur les autres trônes la force et la politique. Le sang noble et doux des Capet ne se reposoit de produire des héros que pour faire des rois honnêtes hommes. Les uns furent appelés sages, bons, justes, bien-aimés ; les autres, surnommés grands, augustes, pères des lettres et de la patrie. Quelques-uns eurent des passions qu'ils expièrent par des malheurs ; mais aucun n'épouvanta le monde par ces vices qui pèsent sur la mémoire des Césars, et que Buonaparte a reproduits.

Les Bourbons, dernière branche de cet arbre sacré, ont vu, par une destinée extraordinaire, leur premier roi tomber sous le poignard du fanatique, et leur dernier sous la hache de l'athée. Depuis Robert, sixième fils de saint Louis dont ils descendent, il ne leur a manqué pendant tant de siècles que cette gloire de l'adversité, qu'ils ont enfin magnifiquement obtenue. Qu'avons-nous à leur reprocher ? Le nom de Henri IV fait encore tressaillir les cœurs français, et remplit nos yeux de larmes ; nous devons à Louis XIV la meilleure partie de notre gloire. N'avons-nous pas surnommé Louis XVI le plus honnête homme de son royaume ?.....

---

(1) Un vol. in-8°. Prix : 3 fr., et 3 fr. 50 c. par la poste.  
A Paris, chez Mame frères, rue du Pot-de-Fer, n°. 14,  
Chez Nicolle, rue de Seine, n°. 12 ;  
Et chez le Normant, même rue, n°. 8, près le pont des Arts.  
Cette brochure se trouve aussi au bureau du *Journal*.

Cette famille pleure dans l'exil, non ses malheurs, mais les nôtres. Cette jeune princesse que nous avons persécutée, que nous avons rendue orpheline, regrette tous les jours dans les palais étrangers les prisons de la France. Elle pouvoit recevoir la main d'un prince puissant et glorieux, mais elle préféra unir sa destinée à celle de son cousin, pauvre, exilé, proscrit, parce qu'il étoit Français, et qu'elle ne vouloit point se séparer des malheurs de sa famille. Le monde entier admire ses vertus : les peuples de l'Europe la suivent quand elle paroît dans les promenades publiques, en la comblant de bénédictions ; et nous, nous pouvons l'oublier ! Quand elle quitta sa patrie où elle avoit été si malheureuse, elle jeta les yeux en arrière, et elle pleura. Objets constans de ses prières et de son amour, nous savons à peine qu'elle existe. « *Je sens, dit-elle quelquefois, que je n'aurai d'enfans qu'en France* », mot touchant qui seul devoit nous faire tomber à ses pieds, et nous arracher les sanglots du repentir.....

Le frère de notre roi, Louis XVIII, qui doit régner le premier sur nous, est un prince connu par ses lumières, inaccessible aux préjugés, étranger à la vengeance. De tous les souverains qui peuvent gouverner à présent la France, c'est peut-être celui qui convient le mieux à notre position et à l'esprit du siècle ; comme de tous les hommes que nous pouvions choisir, Buonaparte étoit peut-être le moins propre à être roi. Les institutions des peuples sont l'ouvrage du temps et de l'expérience : pour régner, il faut surtout de la raison et de l'uniformité. Un prince qui n'auroit dans la tête que deux ou trois idées communes, mais utiles, seroit un souverain plus convenable à une nation qu'un aventurier extraordinaire, enfantant sans cesse de nouveaux plans, imaginant de nouvelles lois, ne croyant régner que quand il travaille à troubler les peuples, à changer, à détruire le soir ce qu'il a créé le matin. Non-seulement Louis XVIII a ces idées fixes, cette modération, ce bon sens si nécessaires à un monarque, mais c'est encore un prince ami des lettres, instruit et éloquent comme plusieurs de nos rois, d'un esprit vaste et éclairé, d'un caractère ferme et philosophique.

Choisissons entre Buonaparte, qui revient à nous portant le code sanglant de la conscription, et Louis XVIII, qui s'avance pour fermer nos plaies, le testament de Louis XVI à la main. Il répétera à son sacre ces paroles écrites par son vertueux frère :

« Je pardonne de tout mon cœur à ceux qui se sont faits mes ennemis, sans que je leur en eusse donné aucun sujet, et je prie Dieu de leur pardonner. »

M. le comte d'Artois, d'un caractère si franc, si loyal, si français, se distingue aujourd'hui par sa piété, sa douceur et sa bonté, comme il se faisoit remarquer dans sa première jeunesse par son grand air et ses grâces royales. Buonaparte fut abattu par la main de Dieu, mais non corrigé par l'adversité : à mesure qu'il recule dans le pays qui échappe à sa tyrannie, il traîne après lui de malheureuses victimes chargées de fers ; c'est dans les dernières prisons de la France qu'il exerce les derniers actes de son pouvoir. M. le comte d'Artois arrive seul, sans soldats, sans appui, inconnu aux Français auxquels il se montre. A peine a-t-il prononcé son nom, que le peuple tombe à ses genoux : on baise les basques de son habit, on embrasse ses genoux ; on lui crie, en répandant des torrens de larmes : « Nous ne vous apportons que nos cœurs ; le monstre ne nous a laissé que cela ! » A cette manière de quitter la France, à cette façon d'y rentrer, reconnoissez d'un côté l'usurpateur, de l'autre le prince légitime.

M. le duc d'Angoulême a paru dans une autre de nos provinces ; Bordeaux, la seconde ville du royaume, s'est jeté dans ses bras, et la patrie de Henri IV a reconnu avec des transports de joie l'héritier des vertus du Béarnois. Nos armées n'ont point vu de chevalier plus brave que M. le duc de Berry. M. le duc d'Orléans prouve par sa noble fidélité au sang de son roi, que son nom est toujours un des plus beaux de la France. J'ai déjà parlé des trois générations de héros, M. le prince de Condé, M. le duc de Bourbon : je laisse à Buonaparte à nommer le troisième.....

Par quel honteux caprice avons-nous donné au fils d'un huissier d'Ajaccio, l'héritage de Robert-le-Fort ? Ce Robert-le-Fort descendoit vraisemblablement de la seconde race, et celle-ci se rattachoit à la première. Il étoit comte de Paris. Hugues Capet apporta aux Français, comme Français lui-même, Paris, son héritage paternel, des biens et des domaines, immenses. La France, si petite sous les premiers Capet, s'enrichit et s'accrut sous leurs descendans. Pour remplacer cette race antique, nous avons été chercher un roi, comme l'a dit un sénateur, chez un peuple où les Romains ne vouloient pas prendre des esclaves. C'est en faveur d'un Italien obscur, dont il a fallu faire la fortune en dépouillant tous les Français, que nous avons renversé la loi salique, *palladium* de notre empire. Combien nos pères différoient de nous de sentimens et de maximes ! A la mort de Philippe-le-Bel ils adjudèrent la couronne à Philippe de Valois au préjudice d'Edouard III, roi d'Angleterre ; ils aimèrent mieux se condamner à deux siècles de guerre, que de se laisser gouverner par un étranger. Cette noble résolution fut la cause de la gloire et de la grandeur de la France : l'oriflamme fut déchirée aux champs de Créci, de Poitiers et d'Azincourt, mais ses lambeaux triomphèrent enfin de la bannière d'Edouard III et de Henri V, et le cri de *Montjoie S. Denis* étouffa celui de toutes les factions. La même question de l'hérédité se représenta à la mort de Henri III : le parlement rendit alors le fameux édit qui donna Henri IV et Louis XIV à la France. Ce n'étoient pourtant pas des têtes ignobles que celles d'Edouard III, de Henri V, du duc de Guise et de l'infante d'Espagne. Grand Dieu ! qu'est donc devenu l'orgueil de la France ! Elle a refusé d'aussi grands souverains pour conserver sa race française et royale, et elle a fait choix de Buonaparte !

. . . . . Buonaparte n'a rien de français, ni dans les mœurs, ni dans le caractère. Les traits même de son visage montrent son origine. La langue qu'il apprit dans son berceau n'étoit pas la nôtre, et son accent comme son nom révèlent sa patrie. Son père et sa mère ont vécu plus de la moitié de leur vie sujets de la république de Gênes. Lui-même est plus sincère que ses flatteurs : il ne se reconnoît pas Français ; il nous hait et nous méprise. Il lui est plusieurs fois échappé de dire : *Voilà comme vous êtes, vous autres Français*. Dans un discours il a parlé de l'Italie comme de sa patrie, et de la France comme de sa conquête. Si Buonaparte est Français, il faut dire nécessairement que Toussaint-Louverture l'étoit autant et plus que lui ; car enfin il étoit né dans une vieille colonie française, et sous les lois françaises, la liberté qu'il avoit reçue lui avoit rendu les droits du sujet et du citoyen. Et un étranger élevé par la charité de nos rois occupe le trône de nos rois, et brûle de répandre leur sang ! Nous prîmes soin de sa jeunesse, et par reconnaissance il nous plonge dans un abîme de douleur !....

Qu'il sera doux de se reposer enfin de tant d'agitation et de malheur sous l'autorité paternelle de notre souverain légitime !.....

..... Nous avons un prince légitime, né de notre sang, élevé parmi nous, que nous connaissons, qui nous connoît, qui a nos mœurs, nos goûts, nos habitudes, pour lequel nous avons prié Dieu dans notre jeunesse, dont nos enfans savent le nom comme celui d'un de leurs voisins, et dont les pères vécurent et moururent avec les nôtres.

Si le rétablissement de la maison de Bourbon est nécessaire à la France, il ne l'est pas moins à l'Europe entière.

A ne considérer d'abord que les raisons particulières, est-il un homme au monde qui voulût jamais s'en reposer sur la parole de Buonaparte ? N'est-ce pas un point de sa politique comme un des penchans de son cœur, que de faire consister l'habileté à tromper, à regarder la bonne foi comme une duperie et comme la marque d'un esprit borné, à se jouer de la sainteté des sermens ? A-t-il tenu un seul des traités qu'il ait faits avec les diverses puissances de l'Europe ? C'est toujours en violant quelque article de ces traités, et en pleine paix, qu'il a fait ses conquêtes les plus solides.....

Des puissances, si souvent trompées, pourroient-elles reprendre tout-à-coup une sécurité qui les perdrait ? Quoi, elles auroient oublié l'orgueil de cet aventurier qui les a traitées avec tant d'insolence, qui se vantoit d'avoir des rois dans son antichambre, qui envoyoit signifier ses ordres aux souverains, établissoit ses espions jusque dans leur cour, et disoit tout haut qu'avant dix ans sa *Dynastie* seroit la plus ancienne de l'Europe ! Des rois traiteroient avec un homme qui leur a prodigué des outrages que ne supporteroit pas un simple particulier ! Une reine charmante faisoit l'admiration de l'Europe par sa beauté, son courage et ses vertus, et il a avancé sa mort par les plus lâches comme par les plus ignobles outrages. La sainteté des rois comme la décence m'empêchent de répéter les calomnies, les grossièretés, les ignobles plaisanteries qu'il a prodiguées tour-à-tour à ces rois et à ces ministres qui lui dictent aujourd'hui des lois dans son palais. Si les puissances méprisent personnellement ces outrages, elles ne peuvent ni ne doivent les mépriser pour l'intérêt et la majesté des trônes : elles doivent se faire respecter des peuples, briser enfin le glaive de l'usurpateur, et déshonorer pour toujours cet abominable droit de la force, sur qui Buonaparte fonde son orgueil et son empire.

Il importe au repos des peuples, il importe à la sûreté des couronnes, à la vie comme à la famille des souverains, qu'un homme, sorti des rangs inférieurs de la société, ne puisse impunément s'asseoir sur le trône de son maître, prendre place parmi les souverains légitimes, les traiter de frères, et trouver dans les révolutions qui l'ont élevé, assez de force pour balancer les droits de la légitimité de la race. Si cet exemple est une fois donné au monde, aucun monarque ne peut compter sur sa couronne..... Qu'on y prenne bien garde : toutes les monarchies de l'Europe sont à peu près filles des mêmes mœurs et des mêmes temps, tous les rois sont réellement des espèces de frères unis par la religion chrétienne et l'antiquité des souvenirs. Ce beau et grand système une fois rompu, des races nouvelles assises sur les trônes où elles feront régner d'autres mœurs, d'autres principes, d'autres idées ; c'en est fait de l'ancienne Europe ; et dans le cours de quelques années, une révolution générale aura changé la succession de tous les souverains. Les rois doivent donc prendre la défense de la maison de Bourbon, comme ils la prendroient de leur propre famille. Ce qui est vrai, considéré sous le rapport de la royauté, est encore vrai sous les rapports naturels. Il n'y a pas un roi en Europe qui n'ait du sang des Bourbons dans les veines, et qui ne doive voir en eux d'illustres et infortunés parens. On n'a déjà

que trop appris aux peuples qu'on peut remuer les trônes. C'est aux rois à leur montrer que si les trônes peuvent être ébranlés, ils ne peuvent être jamais détruits ; que pour le bonheur du monde, les couronnes ne dépendent pas des succès du crime et des jeux de la fortune.....

Paris, comme Athènes, a vu entrer dans ses murs des étrangers qui l'ont respecté, en souvenir de sa gloire et de ses grands hommes. Quatre-vingt mille soldats vainqueurs ont dormi auprès de nos citoyens, sans troubler leur sommeil, sans se porter à la moindre violence, sans faire même entendre un chant de triomphe. Ce sont des libérateurs, et non pas des conquérans. Honneur immortel aux souverains qui ont pu donner au monde un pareil exemple de modération dans la victoire ! Que d'injures ils avoient à venger ! Mais ils n'ont point confondu les Français avec le tyran qui les opprime. Aussi ont-ils déjà recueilli le fruit de leur magnanimité. Ils ont été reçus des habitans de Paris comme s'ils avoient été nos véritables monarques, comme des princes français, comme des Bourbons. Nous les verrons bientôt, les descendans de Henri IV ; Alexandre nous les a promis : il se souvient que le contrat de mariage du duc et de la duchesse d'Angoulême est déposé dans les archives de la Russie. Il nous a fidèlement gardé le dernier acte public de notre gouvernement légitime ; il l'a rapporté au trésor de nos chartes, où nous garderons à notre tour le récit de son entrée dans Paris, com[m]e un des plus grands et des plus glorieux monumens de l'histoire.

Toutefois ne séparons point des deux souverains qui sont aujourd'hui parmi nous, cet autre souverain qui fait à la cause des rois et au repos des peuples le plus grand des sacrifices : qu'il trouve, comme monarque et comme père, la récompense de ses vertus dans l'attendrissement, la reconnoissance et l'admiration des Français.

Français ! amis, compagnons d'infortune, oublions nos querelles, nos haines, nos erreurs, pour sauver la patrie ; embrassons-nous sur les ruines de notre cher pays ; et qu'appelant à notre secours l'héritier de Henri IV et de Louis XIV, il vienne essayer les pleurs de ses enfans, rendre le bonheur à sa famille, et jeter charitablement sur nos plaies le manteau de saint Louis, à moitié déchiré de nos propres mains. Songeons que tous les maux que nous éprouvons, la perte de nos biens, de nos armées, les malheurs de l'invasion, le massacre de nos enfans, le trouble et la décomposition de toute la France, la perte de nos libertés, sont l'ouvrage d'un seul homme, et que nous devons tous les biens contraires à un seul homme. Faisons donc entendre de toutes parts le cri qui peut nous sauver, le cri que nos pères faisoient retentir dans le malheur comme dans la victoire, et qui sera pour nous le signal de la paix et du bonheur : *Vive le Roi !*



AU REDACTEUR.

Monsieur,

Il étoit tout simple que dans les premiers momens de notre liberté, les princes augustes qui pénétrèrent d'abord dans nos murs, parussent exciter seuls les transports de notre reconnaissance : nous étions justement éblouis (et nous conserverons un éternel souvenir) de la magnanimité d'Alexandre et du successeur de Frédéric-le-Grand. Ce n'étoit aussi qu'avec un attendrissement mêlé d'admiration, que nos regards se fixoient sur le généralissime autrichien qui nous rappeloit la grandeur du sacrifice de son vertueux et digne maître. Les autres souverains entrés dans cette ligue sainte, seront à jamais chers à la France par l'amour qu'ils portent à notre Roi, et à la haine qu'ils ont vouée à notre tyran. Mais, Monsieur, pas un Français sans doute n'a oublié ce qu'il doit au prince Régent d'Angleterre et au noble peuple qui a tant contribué à nous affranchir. Les drapeaux d'Elisabeth flottoient dans les armées de Henri IV ; ils apparoissent dans les bataillons qui nous rendent Louis XVIII. Nous sommes trop sensibles à la gloire pour ne pas admirer ce lord Wellington qui retrace, d'une manière si frappante, les vertus et les talens de notre Turenne. Ne se sent-on pas touché jusqu'aux larmes, quand on voit ce véritable grand homme promettre, lors de notre retraite de Portugal, deux guinées pour chaque prisonnier français qu'on lui amèneroit vivant. Par la seule force morale de son caractère, plus encore que par la vigueur de la discipline militaire, il a miraculeusement suspendu, en entrant dans nos provinces, le ressentiment des Portugais et la vengeance des Espagnols ; enfin, c'est sous son étendard que le premier cri de *vive le Roi !* a réveillé notre malheureuse patrie : au lieu d'un Roi de France captif, le nouveau prince noir ramène à Bordeaux un Roi de France délivré. Lorsque le roi Jean fut conduit à Londres, touché de la générosité d'Edouard, il s'attacha à ses vainqueurs, et revint mourir dans la terre de sa captivité, comme s'il eût prévu que cette terre seroit dans la suite le dernier asile du dernier rejeton de sa race, et qu'un jour les descendans des Talbot et des Chandos recueilleroient la postérité proscrite des la Hire et des Duguesclin.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

DE CHATEAUBRIAND.

VARIETES.

*Sur le dernier Ecrit de M. de Chateaubriand. (1)*

Le titre même que je donne à cet article prouve assez que ce n'est point une analyse que je veux faire de l'ouvrage de M. de Chateaubriand. Ces discussions littéraires, ces jugemens critiques dont les livres nouveaux sont ordinairement pour nous l'occasion, le sujet ou le prétexte, seroient ici entièrement superflus ou même déplacés. Trois extraits considérables de cet ouvrage que deux passions généreuses, la haine de la tyrannie et l'amour de ses rois légitimes, ont inspiré à M. de Chateaubriand, offerts par le Journal des Débats à l'avidité curieuse des lecteurs, l'ont déjà fait connoître et apprécier bien mieux que tout ce que je pourrois en dire. Le plus grand nombre ne s'est même pas contenté de ces fragmens étendus : presque tous ont voulu lire l'ouvrage entier, entraînés et par ce qu'ils en avoient déjà lu, et par le puissant intérêt du sujet, et par la juste renommée de l'auteur. Tous ont été frappés des énergiques tableaux que le Tacite moderne nous présente de la dissimulation, de la perfidie, de l'imposture, et de la sombre et savante tyrannie du moderne Tibère, dans la première partie de cet ouvrage : *De Bonaparte* ; tous ont applaudi aux nobles élans, aux émotions généreuses, aux sentimens vraiment français et chevaleresques qui animent la seconde partie : *Des Bourbons*. La première peut être regardée comme une des plus éloquents philippiques qui existe. Quel que soit notre respect pour les princes de l'éloquence grecque et romaine, nous ne craignons point de dire que plusieurs morceaux de l'ouvrage de M. de Chateaubriand ne sont point inférieurs aux plus véhémentes invectives de Démosthènes contre Philippe, de Cicéron contre Antoine ; le sujet sans doute étoit plus fécond, le tyran plus odieux, et M. de Chateaubriand n'a manqué à son sujet ni par la vigueur de son talent, ni par l'énergie de sa haine, et je le loue ici de sa haine comme de son talent : car il est des circonstances au nombre desquelles il faut surtout mettre celle-ci, où ce sentiment, ordinairement bas et odieux, se transforme en une passion noble et généreuse.

Dans cette première partie, parmi les nombreux et excellens morceaux qui font passer dans l'âme des lecteurs les sentimens d'horreur et d'indignation dont l'auteur est pénétré, il n'est personne qui n'ait remarqué celui où M. de Chateaubriand représente la plus illustre victime, le fils des héros, promettant d'être un héros lui-même, immolé par le tyran qui accumule tant de crimes dans un seul : violation du territoire étranger et du droit des gens, perfidie, cruauté, mépris de toute justice et des formes même qui en sont la sauve-garde, grossières insultes de la part d'agens odieux, attentat contre l'honneur français outragé dans un nom qui lui fut toujours cher, et dans une famille qui en fut constamment le modèle parmi nous. Qui est-ce

---

(1) *De Buonaparte, des Bourbons, et de la nécessité de se rallier à nos princes légitimes*. Prix : 3 fr., et 3 fr. 50 c. A Paris, chez Mame frères ; et chez le Normant.

qui n'a pas frémi en lisant cet énergique tableau des maux que la loi seule de la conscription versoit sur la France, des dispositions nouvelles qui l'ag[g]ravoient sans cesse, et de sa cruauté toujours croissante, et du despotisme avec lequel le tyran l'éluoit, la violoit même pour la rendre plus barbare encore, ne respectant pas les barrières qu'il avoit posées lui-même, reprenant ceux qui s'étoient plusieurs fois légalement rachetés, les comprenant sous des dénominations différentes dans de nouveaux enrôlemens militaires, devançant l'âge qu'il avoit fixé ; de sorte que ces infortunés, dit M. de Chateaubriand, « enlevés à leur chaumière avant d'être parvenus à l'âge d'homme, ..... se prenoient à pleurer, et crioient en tombant frappés par le boulet : *Ah, ma mère, ma mère !* cri déchirant qui accusoit l'âge tendre de l'enfant arraché la veille à la paix domestique ; de l'enfant tombé tout-à-coup des mains de sa mère dans celles de son barbare souverain ! » Enfin, dans les discours les plus véhémens contre de grands coupables, y a-t-il un morceau d'une éloquence plus vigoureuse et plus pressante que cette paraphrase des paroles de Buonaparte au directoire qu'il expulsoit : « Qu'avez-vous fait de cette France que je vous ai laissée si brillante ?..... Qu'avez-vous fait de cent mille Français que je connoissois ?..... Ils sont morts ! » M. de Chateaubriand fait les mêmes questions et beaucoup d'autres encore à l'usurpateur qui accusoit une autorité peu digne d'intérêt sans doute, mais cent fois moins coupable, cent fois moins funeste à la France que la sienne ; il interroge à son tour le charlatan qui prétendoit réparer des torts, des crimes et des malheurs qu'il a cruellement aggravés et surpassés sans mesure. Lorsqu'il lui présente une rapide énumération des calamités sous le poids desquelles nous avons gémi, qu'il lui demande à plusieurs reprises quel en est l'auteur, et répond avec tous les lecteurs et la France entière : *c'est toi !* on croit entendre les paroles foudroyantes du prophète Nathan : *Tu es ille vir !*

Mais à ces justes invectives, à ces accusations trop légitimes, à ces cris d'indignation, succèdent, dans la seconde partie, des tableaux plus aimables et plus doux : c'est l'éloge de cette famille illustre qui, pendant huit cents ans, gouverna la France, souvent avec gloire, toujours avec bonté, à qui nous dûmes plusieurs grands rois, et presque toujours d'excellens monarques pères de leurs sujets : qui, dans une longue succession de quarante-trois souverains, ne compte qu'un tyran ; qui *fit asseoir la probité et l'honneur sur le trône de France*, et dont *le sang noble et doux*, dit M. de Chateaubriand, *ne se reposoit de produire des héros que pour faire des rois honnêtes hommes*. C'est l'éloge plus particulier de la branche de Bourbon, à qui la France doit le bon et valeureux Henri IV, qui vint aussi réparer parmi nous les maux des factions et des discordes civiles ; Louis XIV, sous le long règne de qui la France jeta un si grand éclat, et se distingua parmi toutes les nations de l'Europe par la gloire des armes, par les chefs-d'œuvre de sa littérature et des beaux arts, par la magnificence de ses établissemens, par la politesse, la grâce et la noblesse de ses manières ; de Louis XVI enfin, le plus vertueux des hommes, mort victime de sa bonté. Mais, pour compléter ce tableau de vertus touchantes et de sentimens paternels héréditaires dans cette race auguste, il faut parler de ceux de ses membres qui vivent encore, et que les vœux de la France entière appellent parmi nous ; de Louis XVIII, prince dont l'âme élevée et l'esprit étendu se sont encore formés et perfectionnés à l'école de l'expérience et du malheur ; de M. le comte d'Artois, *d'un caractère*, dit M. de Chateaubriand, *si franc, si loyal, si français*, et qui *se distingue aujourd'hui par sa piété, sa douceur, sa bonté, comme il se faisoit remarquer dans sa première jeunesse par son grand air et ses grâces royales* ; des ducs d'Angoulême et de Berry, princes pleins de valeur et de vertus

chevaleresques ; des descendans du grand Condé, qui, sur le champ de bataille, se montrèrent toujours dignes de ce grand nom et de cette illustre origine ; et de cette fille infortunée de Louis XVI, de cette princesse auguste que je nomme la dernière, comme pour la détacher du tableau, la présenter d'une manière plus particulière à nos bénédictions, à nos hommages, et lui offrir ce tribut d'attendrissement, de respect et d'amour, qu'on ne peut refuser à tant de vertus et de grâces, à de si cruelles infortunes et de si longues douleurs. On peut appliquer à Mad. la duchesse d'Angoulême, comme à tous les princes vivans de la maison de Bourbon, ce que le grand Bossuet disoit du grand Condé : ils rentrent en France *avec ce je ne sais quoi d'achevé que le malheur ajoute à la vertu.*

Ces nobles sujets, cette succession de tableaux et de sentimens ou énergiques ou touchans, m'ont entraîné à parler du livre de M. de Chateaubriand beaucoup plus longtems que je ne l'avois d'abord projeté ; mais les lecteurs du Journal me pardonneront facilement de leur rappeler les principaux traits d'un ouvrage qu'ils ont lu avec tant d'intérêt, et j'ose le dire, avec quelque fruit. Je suis persuadé que plus d'un lecteur, fasciné jusqu'ici par un éclat mensonger, trompé par des impostures continuelles, a été éclairé par cette lecture, et désabusé d'une foule d'illusions favorables à Buonaparte et à sa tyrannie ; ceux même qui n'avoient jamais été séduits, et qui avoient toujours eu en horreur et ce nouvel Attila et son gouvernement destructeur, les ont encore abhorrés davantage. Le tableau de tant de mensonges, de perfidies et de crimes, pressé dans un récit rapide, et tracé par une plume éloquente, fait plus d'impression que l'idée toujours incomplète que s'en forme l'homme même qui en a le plus vif sentiment. L'ouvrage de M. de Chateaubriand a donc paru dans le moment le plus favorable et les plus heureuses circonstances ; mais il eût paru même indépendamment de ces circonstances. M. de Chateaubriand s'en occupoit avec courage à une époque où la querelle étoit loin d'être décidée ; il le continuoit avec zèle au moment où des bulletins mensongers, mais dont on ne pouvoit se persuader toute l'exagération et la fausseté, proclamoient les victoires de Vieuxmaisons, de Champaubert, de Montmirel, de Château-Thierry, peignoient le désordre et la consternation des alliés près à repasser le Rhin avec les *débris* de leurs corps à *peu près anéantis* ; un imprimeur non moins courageux que l'auteur s'étoit, comme lui, dévoué, et le livre, quels que fussent les événemens, devoit paroître. Ce n'est pas la première fois que M. de Chateaubriand auroit donné la preuve de ce dévouement et de ce courage ; déjà il avoit attaqué le tyran au plus fort de ses triomphes et de son insolence. Il y a environ sept ans, immédiatement après la bataille de Friedland, il lui monroit assez clairement les pinceaux vengeurs de l'histoire : « Lorsque dans le silence de l'abjection[,] lui disoit-il, » (Mercure de France, 4 juillet 1807) l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur : lorsque tout tremble devant le tyran, et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paroît, chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'Empire, il croît inconnu auprès des cendres de Germanicus, et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde. Bientôt toutes les fausses vertus seront démasquées par l'auteur des Annales ; bientôt il ne fera voir dans le tyran déifié que l'histriion, l'incendiaire et le parricide : semblable à ces premiers chrétiens d'Egypte qui, au péril de leurs jours, pénétoient dans les temples de l'idolâtrie, saisissoient au fond d'un sanctuaire ténébreux la Divinité que le crime offroit à l'encens de la peur, et traînoient à la lumière du soleil, au lieu d'un Dieu, quelque monstre horrible. » L'allégorie étoit claire ; Buonaparte eut l'étrange bonne

foi de laisser voir qu'il ne s'y méprenoit pas ; il devint furieux, s'emporta en menaces violentes, et parla de faire *sabrer* l'auteur *sur les marches de son trône*. Mais en bravant tout, M. de Chateaubriand avoit dû s'attendre à tout, et il avoit consigné dans cet article même sa prévoyance et sa résignation : « Il y a des autels, comme celui de l'honneur, avoit-il dit, qui, bien qu'abandonnés, réclament encore des sacrifices... Les actions magnanimes sont celles dont le résultat prévu est le malheur et la mort. » Enfin, mêlant toujours à sa haine contre l'usurpateur les sentimens de sa fidélité et de son amour pour les légitimes souverains, il parloit avec attendrissement dans le même article des pleurs que dans ses voyages il avoit versés sur le tombeau de deux filles de rois, de deux tantes de Louis XVI et de Louis XVIII, enterrées dans une terre étrangère :

*Lyrnessi domus alta, solo Laurente sepulchrum.*

Après cette sortie mâle et courageuse, il fallut se taire avec toute la France ; les censeurs des journaux et la Direction de l'imprimerie comprimèrent tout essor et toute liberté ; on vit même des allusions partout, la surveillance fut portée jusqu'au ridicule le plus inconcevable, et tel qu'on auroit peine à le croire ; et l'on vit tel homme qui parloit sans cesse de philosophie, sans cesse accusoit le *fanatisme*, servir le fanatisme de la tyrannie avec tout le fanatisme de la servitude et de la bassesse.

Mais, pour en revenir au dernier ouvrage de M. de Chateaubriand, si quelqu'un, après l'avoir lu, restoit encore le partisan de Buonaparte, je lui demanderois : Que faut-il donc faire pour être universellement haï de tous ? Mais détournons nos pensées de cet homme cruel, et des sentimens odieux qu'il inspire, et des souvenirs affligeans qu'il rappelle ; ramenons-les sur les douces espérances et l'heureux avenir dont nous est garant le retour de ces princes augustes que rendent encore plus chers et leurs malheurs et les nôtres. « Ce sont, dit M. de Chateaubriand (et je ne puis mieux finir cet article qu'en le terminant comme son livre), ce sont de braves et illustres gentilshommes, autant et plus Français que nous. Les seigneurs des fleurs de lis furent dans tous les temps célèbres par leur loyauté ; ils tiennent si fort à la racine de nos mœurs, qu'ils semblent faire partie même de la France, et lui manquer aujourd'hui, comme l'air et le soleil..... Faisons donc entendre de toutes parts le cri qui peut nous sauver, le cri que nos pères faisoient retentir dans le malheur comme dans la victoire, et qui sera pour nous le signal de la paix et du bonheur : *Vive le Roi !* »

A.

Dans cette foule de mots qui échappent tous les jours à MONSIEUR, il est impossible de n'être pas frappé de cette grâce française, qui contraste si noblement avec les choses choquantes, souvent grossières, que Buonaparte ne manquoit jamais de dire à ses plus zélés serviteurs. MONSIEUR, apercevant, il y a deux jours, M. de Chateaubriand aux Tuileries, lui a dit : « Eh bien, M. de Chateaubriand, voilà qui glace un peu votre verve ! » M. de Chateaubriand paroissant hésiter sur le sens que S. A. R. attachoit à ces mots. – « Oui, a ajouté MONSIEUR, vous n'avez plus besoin de courage. » Ces mots, si honorables pour celui auquel ils ont été adressés, ont été rapportés inexactement dans d'autres journaux.

VARIETES.

*De Buonaparte, des Bourbons, etc.* (1) Seconde édition.

Dix mille exemplaires de cet éloquent écrit n'ont pu satisfaire la curiosité publique. Cette seconde édition a subi quelques changemens dont nous ne pouvons mieux faire connoître l'esprit qu'en donnant l'extrait suivant de la nouvelle préface :

« On se battoit encore à Montmartre, lorsque l'imprimeur, qui se devoit avec moi à la cause du roi, vint chercher le manuscrit de cet ouvrage. Buonaparte étoit à Fontainebleau avec 50 ou 60,000 hommes : rien n'étoit décidé sur le sort de la maison de Bourbon. En cas de revers, il n'y avoit que la fuite la plus prompte qui pût me dérober à la mort. Il est vrai que depuis l'époque de l'assassinat de M. le duc d'Enghien, j'étois accoutumé à courir les chances de la fortune : menacé tous les six mois d'être fusillé, sabré, emprisonné pour le reste de mes jours, je n'en faisais pas moins ce qui me sembloit être mon devoir. Mais enfin, dans les dernières circonstances où j'écrivois, il étoit naturel que je n'eusse pas l'esprit assez libre pour garder exactement toutes les convenances ; sur le champ de bataille, on ne songe pas trop à mesurer ses coups : j'avois droit, pour cette raison, à l'indulgence. Dans un sujet d'un intérêt si pressant, si général, j'espérois qu'on auroit passé sur quelques inexactitudes, inséparables d'un travail achevé au bruit du canon, et publié pour ainsi dire sur la brèche.

» Au reste, je vais satisfaire à tout.

» Quelques erreurs de faits, de dates et de lieux, s'étoient glissées dans la première édition de cet ouvrage : elles sont corrigées dans cette nouvelle édition.

» Les Italiens voudroient que je n'eusse pas confondu la Corse avec l'Italie ; ils citent à ce propos un proverbe italien, injurieux à la patrie de Buonaparte.

» Il est évident que je n'ai attaqué ni la Corse, ni l'Italie en général ; il est toujours absurde de s'en prendre aux nations des crimes particuliers de quelques hommes : si la Corse a enfanté Buonaparte, la France n'a-t-elle pas donné naissance à Robespierre ? De nobles et grandes familles, des hommes remarquables par leur énergie et par leurs talens, sont sortis de cette île aujourd'hui trop fameuse. N'est-ce pas au premier maréchal Ornano que Henri IV a dû en partie la soumission du Dauphiné ? Et aujourd'hui même, c'est un des compatriotes de Buonaparte qui a le plus contribué, par sa patience, sa fermeté, son courage et son esprit, à la restauration de la monarchie française (1).

---

(1) Brochure in-8°. Prix : 3 fr., et 3 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Mame, rue du Pot-de-Fer Saint-Sulpice ; chez H. Nicolle, rue de Seine, n°. 12 ; et chez le Normant, même rue, n°. 8.

(1) M. Pozzo di Borgho.

» Quant aux calamités que les Français ont, dans tous les temps, répandues sur l'Italie, et aux malheurs que la France a éprouvés sous le gouvernement des Italiens, ce sont des faits attestés par l'histoire ; mais on n'en doit rien conclure contre les Italiens, ni contre les Français. Deux peuples peuvent être doués des plus rares qualités, et n'avoir entr'eux aucune sympathie, comme les Athéniens et les Spartiates. Eh ! qui plus que moi admire la belle Italie ! Ma lettre *sur Rome* en est la preuve. Je suis peut-être le premier Français qui ait rendu justice entière au génie des Italiens. N'aurions-nous pas, à notre tour, bien plus de droit de nous plaindre, si nous rappelions ce qu'Alfieri a dit des Français ? La petite querelle que l'on me fait est donc sans fondement. La patrie de Raphaël, du Tasse, de Montecuculli, doit être à jamais honorée de l'artiste, du poète et du guerrier. Je l'ai dit, et je le répète, après la France, Rome est le lieu de la terre où j'aimerois mieux vivre et mourir.

» Enfin, en parlant de l'instruction publique, j'aurois dû rendre un juste hommage aux membres de l'Université, puisque, au lieu de favoriser les principes du gouvernement, ils faisoient tous leurs efforts pour arrêter le mal. Je ne me pardonne pas moi-même cet oubli. La vérité est que je n'ai jamais cru qu'on pût soupçonner mes sentimens à cet égard. L'amitié qui me lie à M. de Fontanes n'est-elle pas connue de tout le monde ? Il est assez rare d'aimer la personne qu'on admire ; j'ai depuis long-temps ce bonheur.

» . . . Les hommes les plus distingués par leurs talens, leurs vertus et leurs lumières composent le conseil de l'Université, et parmi ces hommes j'ai l'hon[n]eur de compter encore d'illustres et de dignes amis.

» . . . Heureux si cet ouvrage a fait quelque bien ; s'il a servi à faire tomber le voile qui couvroit une aussi odieuse tyrannie ! Au reste, les *derniers momens* de Buonaparte justifient assez mon opinion sur cet homme. J'avois prévu depuis long-temps qu'il ne feroit point une fin honorable ; mais je confesse qu'il a surpassé ce que j'attendois de lui. Il n'a conservé dans son humiliation que son caractère de comédien et d'imitateur : il joue maintenant le sang-froid et l'indifférence ; il se juge lui-même ; il parle de lui comme d'un autre, de sa chute comme d'un accident arrivé à son voisin : il raisonne sur ce que les Bourbons ont à craindre ou espérer ; c'est un Sylla, un Dioclétien, comme auparavant c'étoit un Alexandre et un Charlemagne. Il veut paroître insensible à tout, et peut-être l'est-il en effet : une certaine joie cependant éclate à travers son apathie ; on voit qu'il est heureux de vivre. Ne lui envions point son bonheur : quand on fait pitié, on n'est plus à craindre. »